**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 41 (1903)

**Heft:** 48

**Artikel:** If y a trente-et-un ans

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-200644

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

# **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

## Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

#### La bataille 1.

Il y a une trentaine d'années, les élèves du collège de Beauvoir avaient inventé, pour passer agréablement les traditionnelles dix minutes de récréation scolaire, un jeu qui leur permettait de prouver à la fois leur courage, leur endurance, leur force musculaire et leur sang-froid. A cette époque on ne parlait guère de foot-ball, de tennis, de bicyclette et autres sports devenus aujourd'hui si populaires. Les patins et la luge, en hiver, le basculot, les billes, — les marbres, les nius ou les mapis, si cela vous plaît mieux, — les cerfs-volants rustiques fabriqués avec deux baguettes et deux vieux journaux, les toupies d'un sou, en été; voilà, avec les courses, les poursuites, les luttes, ce à quoi se bornait le sport des écoliers beauvoisins. Or, avant trouvé sans doute quelque monotonie à la régulière succession de ces jeux, ils inventèrent la *bataille*. Ordinairement, la bataille était livrée par une

classe à une autre classe; les combattants étaient en nombre égal. Cette joute se rapprochait des tournois du moyen-âge, par le fait que les guerriers étaient à cheval.

- A cheval?

- Oui, à cheval; seulement les montures étaient bipèdes. Les plus robustes, les plus solides de la classe se dévouaient à servir de Bu-céphale ou de Rossinante et prenaient à califourchon sur leurs fortes épaules les plus agiles, les plus adroits et les plus légers de leurs ca-marades. Bras croisés sur la poitrine, ils tenaient ferme les pieds des cavaliers et, bien plantés sur leurs jambes, les jarrets tendus, ils soutenaient la lutte engagée par les nobles dragons. Ceux-ci s'empoignaient et se secouaient jusqu'à ce que désarçonnés, ils roulaient à terre. Défense de frapper, de pincer, de mordre. Habituellement, le combat se terminait par une mêlée générale, un confus assemblage de jambes, de bras, de têtes, de souliers montrant la semelle. \* \*

Donc, un samedi du mois de juin, peu de temps avant les vacances d'été, les élèves de « seconde » et de « troisième » du collège de Beauvoir descendirent dans la cour pour la ré-création de dix heures, avec un entrain et une fièvre qui faisaient prévoir quelque grandiose entreprise, quelque projet mirobolant. Aussitôt arrivés sur le terrain, des couples se formèrent; les cavaliers se hissèrent sur leurs « chevaux » et, moins de deux minutes après que la cloche eut sonné la fin de la leçon, nos combattants étaient face à face. La partie promettait d'être chaude. Une vieille querelle ou, plutôt, une série de luttes indécises devait être couronnée par une « belle » indiscutable. Et cette « belle » com-mençait par un duel entre les deux chefs reconnus, Henri Blanchard, de la « troisième », et Paul Vanier, de la « seconde ».

Ce fut alors un beau spectacle que les élèves de l'école supérieure de jeunes filles, babillant aux fenêtres de leurs salles, contemplèrent non sans plai-sir, à l'orgueilleuse joie, d'ailleurs, des belligé-rants. Nos deux chevaliers s'étaient « crochés » de puissante façon et se tiraient, se poussaient, se heurtaient avec une verve, un acharnement admirables, tandis que leurs « chevaux », les jambes arcboutées, tête presque contre tête, maintenaient, non sans peine, l'équilibre des lutteurs. De forces égales et de courages équivalents, ceux-ci, malgré maintes tentatives, ne parvenaient pas à se désarconner, et la bonne moitié de la récréation était écoulée, avant que nul n'eût pu préjuger du résul-tat. Mais un fait imprévu vint hâter le dénouement. Les braves « chevaux », surexcités par la lutte et voulant, eux aussi, concourir à la gloire sportive de leurs classes, oublièrent tout à coup la passivité indispensable et, décroisant les bras, se saisirent avec une vaillance superbe. Hélas! l'excès de zèle est toujours un défaut. A peine ces braves garçons eurent-ils ainsi lâché les jambes de leurs cavaliers que, perdant l'équilibre, Henri Blanchard, mal

<sup>4</sup> Extrait d'un charmant volume de Paul Amiguet, Les Robinsons du roc pointu, aventures de deux écoliers, edité par la librairie Th. Sack, à Lausanne, et sortant tout pimpant des presses de l'imprimerie C. Pache-Varidel. Les illustrations sont de H. Isnard. Voici un volume qui va se vendre beaucoup au Nouvel-An, ou nous nous trompons fort

tenu, oscilla de façon menaçante. Ce que voyant, la « troisième » tout entière se précipita à la res-cousse, tandis que la « seconde » se jetait vaillamment à sa rencontre; la mêlée devint homérique. Mais les chefs étaient à terre; Blanchard, en tom-bant, avait entraîné son adversaire, et comme, dans la chaleur du combat, personne n'avait pu juger du coup, la victoire, une fois de plus, demeurait indé-

En se relevant, chevaux et cavaliers s'accusaient mutuellement d'être la cause d'une défaite...

- C'est ta faute, tu m'as lâché.
- Mais non,... je ne bougeais pas...
- Tu n'es plus solide...
- C'est Chaulet qui me tombait sur le dos...
- Allons donc, j'étais déjà par terre...

Et la discussion se fût peut-être envenimée, si le



tintement de la cloche rappelant les élèves au tra-vail n'eût dispersé toute la bande comme un coup de feu disperse un vol d'étourneaux. Seuls, deux blessés demeurèrent en arrière se dirigeant, l'un clopin-clopant, l'autre un mouchoir sur son visage, vers la fontaine pour se laver et se panser. Le chef de la « troisième », Henri Blanchard, avait eu le nez légèrement froissé lors de sa chute et un de ses soldats, Louis Tardier, s'était écorché le genou, lais-sant sur le champ de bataille un morceau de pantalon et d'épiderme.

Blanchard, qui saignait, se bassina consciencieu-sement avec de l'eau fraîche, tandis que Tardier improvisait, avec son mouchoir, un bandage pour sa blessure.

- Ca se voit-il, Loulou? demanda tout à coup le chef en présentant son visage rafraîchi par de copieuses ondées.

- Hum! voilà! pas beaucoup... un petit peu. Loulou était vraiment modeste, car le nez de son ami, ensié subitement, avait tout à fait l'apparence d'une de ces jolies pommes de terre nouvelles, roque les paysannes portent sur le marché au début de la saison, bien lavées, bien brossées, bien luisantes.

- Une voix descendit du premier étage.

  Eh! bien, Blanchard, Tardier, est-ce qu'on
  - Tout de suite, monsieur, on saigne...
  - Dépêchez-vous... Oui, monsieur.

C'était le maître de français qui hêlait les retardataires.

- Faut aller, dit Blanchard.

Tardier fit jouer l'articulation de sa jambe endolorie pour s'assurer de la solidité du bandage.

Aïe,... murmura-t-il avec une grimace.

- Ça fait mal ?
- Assez... Bast! tu en verras de plus rudes sur le sentier de la guerre.
  - Peut-être bien..

Et le pauvre suivit son camarade, en boitant tout bas et en pensant peut-être aux vicissitudes réservées aux guerriers qui abandonnent les sentiers pacifiques. PAUL AMIGUET.

#### Il y a treute-et-un ans.

Jeudi, à la Maison du Peuple, il y eut conférence contradictoire entre MM. Sébastien Faure et Aug. André. Le sujet de cette conférence était : « Les besoins de l'homme; La question religieuse; L'u-

Sébastien Faure est considéré par bon nombre de personnes comme un dangereux révolutionnaire, dont l'active propagande ne tend à rien moins qu'à bouleverser l'ordre de choses établi. Il est en conséquence très vivement com-

Ce n'est point d'aujourd'hui que les questions traitées jeudi à la Maison du Peuple préoccu-pent les esprits. Il nous tombe sous la main une brochure publiée, il y a trente-et-un ans, sous le titre: Les complices du bouleversement social, « sermon prononcé dans une paroisse de l'Eglise nationale du canton de Vaud, le jour du Jeûne fédéral, 17 septembre 1871 ». Cette brochure n'est pas signée, mais l'auteur doit en être M. le pasteur Guignard, décédé il y a quelques années.

Nous en extrayons les passages suivants, qui se rapportent plus particulièrement aux objets dont se sont contradictoirement entretenus MM. Faure et André.

« Nous ne pouvons plus continuer impunément à servir deux maîtres; comprenons-le donc. Plus de compromis; il faut se décider; il faut rejoindre son drapeau. Dieu ou Bahal! Si c'est Dieu que nous avons choisi, qu'on ne puisse plus un seul jour tirer de l'ensemble de notre conduite publique et privée les redoutables conséquences, les sinistres conclusions qui sont l'arme la plus redoutable des adversaires de la religion.

De la sincérité, de la droiture donc; une foi vivante et des efforts énergiques et persévérants, au lieu de nos croyances mortes, de notre piété superficielle et de commande. Jetons loin de nous cette pourriture morale qui gagne toujours plus nos institutions civiles et politiques, aussi bien que religieuses; guérissons-nous comme membres de famille, comme citoyens, comme chrétiens, de cette lèpre de pharisaïsme qui ronge l'état social jusqu'à la mœlle. Toute la loi de Dieu est accomplie dans cette seule parole: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Nous voulons la famille. - Que chacun de nous travaille donc à affermir la famille et non à l'ébranler. Aimons-la; respectons-la surtout. Montrons que nous vivons heureux dans son sein et que nous rendons heureux ceux qui vivent avec nous. Ne déshonorons ni la nôtre, ni celle du prochain. Créons, par l'affection mutuelle et le dévouement un foyer domestique où l'on trouve la paix, où l'on abrite son bonheur. N'est-ce pas là l'idéal que tout cœur d'homme pressent et évoque par un secret instinct? Et quand chacun le verra autour de soi réalisé par d'incontestables et nombreux exemples, nous aurons fait plus que protéger et défendre l'institution de la famille, nous ferons des prosélites en sa faveur.

Nous voulons la liberté du travail et la libre disposition de ses fruits, dans le sentiment qu'en partant de toute autre base, on porterait un coup mortel aux progrès du bien-être, on arrêterait toute émulation, tout esprit de

prévoyance et d'économie. Cela est fort bien, mais pour justifier cette théorie, que chacun, dans l'exercice de sa profession, ait une autre boussole que la pensée fixe de devenir riche et de jouir en égoïste. Justes, équitables, modérès en affaires, « ne rendant point mal pour mal, mais surmontant le mal par le bien, » usons de nos droits et remplissons nos devoirs envers le pays, en vrais citoyens, dignes membres d'une république, hommes libres en un mot; mais comme l'apôtre l'extend: « libres, mais non point pour faire servir cette liberté de couverture à la malice. »

Nous croyons enfin que la religion chrétienne renferme la vérité et la vie pour les peuples, comme pour les individus, pour le temps et pour l'éternité. Alors ne faisons plus décrier cette religion par l'inconséquence de nos actes. C'est au travers de notre conduite que les autres hommes apprennent à connaître et à estimer ce que vaut notre foi ; les dogmes les plus mystérieux ont une face morale toute radieuse de lumière; une source de force en jaillit et pénètre dans nos àmes, quand toute la vie en découle, quand la « foi est agissante par la charité. »

Le fin fond des Allemagnes. — Un soldat, qui ne voulait pas aller combattre au Sonderbund, s'était éclipsé. Les bonnes femmes du village disaient de lui: «L'Abram s'est auvé dans le fin fond des Allemagnes, on n'a pu le rattraper qu'à Payerne. »

#### Pas de concurrence.

Il y a vingt ans de cela, un Français était venu en Suisse dans l'intention d'acheter une campagne sur les rives du Léman. Il s'adressa à un notaire de Lausanne, qui lui fit visiter diverses propriétés à vendre.

A St-Sulpice, une dame qui offrait son immeuble prit le notaire à part et lui dit :

— Monsieur le notaire, n'est-ce pas, vous ne ferez pas voir à ce monsieur une campagne plus belle que la mienne?

### Lo sondzo à Daniet à Greffié.

Quand l'è que vint l'âoton, et que ti lè jardinâdzo sant pè la câva, on âme bin allà veilli on bocon tsi lè vesin. On sè site ào carro dau fornet et on devese de çosse et decein ein foumeint son chètse-moqua. Quand nâo hore sant quie, on chacot lè cheindre de sa pipa et pu on mode po l'hotò ein sè deseint : « Atsivo! à on autro iadzo. »

L'è vè Janeau à Tiennon que Daniet à Grefflé et l'assesseu avant accoutemà d'allà. Tote lè veille, hardi! Quand l'avant fini de gouvernà, abrèvà lè vì, clliou bin adrài lè borancllio, fasant on'eimpartià de barjaquàdzo.

On dzo, Janeau îre dza dein la cavetta et devesave avoué la mère que fasai cafornet ao carro dau pailo, quand Daniet à Greffié arrevà.

- Eh! salut, Janeau; bouna né, Jeannette! quinta bise fà voua, on è tot retreint, brr..., ié la pî d'ouïe.
- Assura que fa fra! craïo que l'hivè sara grand, l'è épouairao diéro de pive que lai a z'u dein lè bou.
- Et pu que lè derbon l'ant bin bussi sti l'àoton.
- Justameint, Daniet, po cein qu'ein è dâi derbon, irò dein sta menuta à dere quie à la mère: I'é rêva que lè ratte m'ayant quasu tot medzi mon bllià, que crài-to que cein vâo dere?
- Mâ, rè dau tot, Janeau; on sondzo l'è on sondzo.
- Eh bin! mè ne crâio pas ; ma mère-grand desâi :

Aotre la né tot cein que t'a sondzî, Lo dzo d'aprî t'i su que va saillî.

- Et adan, dinse ton bllia a etâ rondzi?
- Te pâo ître bin su que sti matin su z'u vè l'artse!
- Et pu ?
- N'é min vu de ratte.
- Et te ne vâo rè vère. N'è-te pas veré, assesseu, qu'on sondzo l'è 'na dzanllie? que Daniet fà à l'assesseu que l'eintrâve dein sti momeint.
- Jamé dein la vià, so repond l'assesseu que l'avâi recordà on bocon ti lè làvro, on sondzo l'è quemet onna lenetta d'approutse que vo fà vère cein que sè passe. Vouaite, mè, quand mè su trossa la tsamba, eh bin! i'avé rèva que tsesivo d'asse hiò, d'asse hiò que m'einnouyivo quasu ein tseseint. Et quand l'a bourlà vè mon frare?
- T'a assebin rêva?
- Binsu, je vâyê on bî hotô avouê 'na dozanna de cllère, et tote cllau cllère avant duve flanme.
- T'avâi z'u onna séance ci dzo quie et te vâya drobllio : mè, ie rêvo adi dinse quand su sou.
- Quinstet, Daniet, n'îre pardieu pas sou.
   Quand tè die que tot cein qu'en rêve arreve.
- Et te crâi, assesseu, que dit Daniet, que cein que i'é sondzi sta né passà l'è 'na veretà?
- l'ein su sû, raconte-no cein.
- Eh bin! mè trovâvo âo paradi, avoué St-Pierro, que n'avâi pas trâo d'ovrâdzo à plliéci son mondo. De teimps z'ein teimps, on ouïa: Pan! pan! et St-Pierro desâi à son commi qu'allave vère: Qu'è-te cosse? — L'è on poùro! - Mets-lo pi per lé. Et grantenet aprì on ouïa ancora: Pan! pan! - Qu'è-te cein? - L'è on pouro. - Et St-Pierro s'eingrindzîve de ne rè vère que dâi poûro. Et pu vaitcé que tot d'on coup on oût fière d'onna fooce qu'on arâi djurâ qu'on roillive su dâi z'einflliene. — Mâ, s'ebahiâ cô fiè tant fet? que dit St-Pierro. — Lo commi va âovrì, pu revin pè ver no. — L'è on assesseu, que ie fâ dinse. - Quemet, on assesseu? que dit Saint-Pierro ein sè lèveint de sa chôla, on assesseu! Mon Dieu, fâ-lo vîto eintrâ, câ lâi a bin dou âo trâi ceints ans qu'on n'ein a min revu pèce, et ancora lo derrâi on l'avâi robâ âo diabilio!

A te que mon sondzo. Ora, se lè sondzo sant veretâbllio, ma fâi, assesseu, gâ!

MARC A LOUIS.

La livraison de *novembre* de la Bibliothèque universelle contient les articles suivants:

Esquisse d'une morale du beau appliquée aux passions et aux questions du jour, par Paul Stapfer. — Réparation. Roman, par Eugénie Pradez, — Suisse et France en 1860. La question de Savoie, par Edmond Rossier. (Troisième et dernière psrtie.) — Impressions d'enfance, par M.-L. Tyssandier. (Cinquième partie.) — Le Conservatoire et les écoles d'art dramatique à la fin du second empire, par Michel Delines. (Seconde et dernière partie.) — L'éducation physique de la jeunesse, par le Dr A. Jaquet. (Seconde partie.) — Au pays. Nouvelle oberlandaise, de Franz Rosen. (Seconde partie.) — Chroniques parisienne, anglaise, russe, américaine, suisse allemande, scientifique, politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* : Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

#### Passe-temps.

Nous n'avons jamais reçu de réponses à la devinette que nous avons publiée dans notre nº 39. Quelques-uns de nos abonnés ont émis l'avis que l'une ou l'autre des données est fausse. Nous ne pouvons malheureusement vérifier l'exactitude de ce dire. La devinette en question a été extraite d'un très vieux journal, que nous avons retrouvé dans nos papiers; le numéro suivant de ce journal, qui contenait sans doute la réponse, nous fait défaut. Nous comptions sur nos lecteurs pour obtenir la

solution. Qu'ils veuillent donc bien agréer nos regrets et nos excuses.

#### Enigme.

Image naïve du temps, . Que rien n'arrête et ne devance, Bien différent des courtisans, C'est en reculant que j'avance.

Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi. Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

#### Monument Juste Olivier.

Vice versa. — Deux vieux garçons, dont on n'attend plus que la sortie pour fermer l'établissement, devisent encore, au café du Soleil, à une heure du matin.

 Vois-tu, Jules, si jamais je me marie, il faudra que ma femme m'apporte mon café au lit

— Moi, répond l'autre, j'aimerais mieux en trouver une qui m'apporte mon lit au café.

Une première. — La Société des Jeunes commerçants donnera, samedi prochain, au Théâtre, sa soirée annuelle. Au programme, une comédie nouvelle de notre collaborateur, Pierre d'Antan, A la recherche d'une femme, 2 actes qui auront grand succès. A côté de cela, de nombreuses productions par les sections de chant et de gymnastique; de cette dernière, entr'autres, des Poses plastiques et Un tournoi du moyen-âge. Enfin, une seconde comédie, Le docteur Oscar, 1 acte d'Antony Marx; puis des productions d'orchestre. C'est là un programme aussi copieux que varié.

www.rvw

Belles-Lettres. -- Mardi 1er et mercredi 2 décembre, Soirées de Belles-Lettres, ou tout le monde au Théâtre. Le programme est des plus intéressants. Prologue, par un Bellettrien. Ce sera, paraît-il, une vraie surprise: aussi ne nous est-il pas permis d'en dire plus. Ensuite, une comédie en vers de Th. de Banville, Les fourberies de Nérine; puis, 3 actes de Marivaux, La double inconstance; enfin, pour le bouquet, l'immortel Molière, dans Le mariage forcé. Vous savez, quand nos étudiants sont sur la scène, il ne faut pas attendre à la dernière heure pour prendre ses billets.



# ALMANACH

# CONTEUR VAUDOIS

Lire dans cette publication:

Bébé grandit, chanson de Perre Alin (avec musique).

50 centimes.

THÉATRE.— Demain, dimanche, Le maître de Forges, de Georges Ohnet. La poule et ses poussins, vaudeville, en deux actes, de E. de Najac. Voilà de quoi faire une belle salle; Le maître de Forges est une pièce à succès; on ne sait trop pourquoi, par exemple.

**KURSAAL** — Plusieurs nouvelles attractions et une charmante opérette en deux actes, **Hardi les bleus**, très bien montée par M. Rey. Orchestre renforcé.

La rédaction: J. Monnet et V. Favrat.

 $Lausanne. \hspace{0.2in} -\hspace{0.2in} Imprimerie\hspace{0.1in} \textit{Guilloud-Howard}.$